

Raconter le passé pour mieux l'accepter

Jean-Yves Soucy avec Annette, Cécile et Yvonne Dionne, *Secrets de famille*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1995, 317 pages

Paul-François Sylvestre

Number 85, January 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sylvestre, P.-F. (1996). Review of [Raconter le passé pour mieux l'accepter / Jean-Yves Soucy avec Annette, Cécile et Yvonne Dionne, *Secrets de famille*, Montréal, Éditions Libre Expression, 1995, 317 pages]. *Liaison*, (85), 35–35.

Raconter le passé pour mieux l'accepter

Le 2 octobre dernier, les jumelles Dionne procédaient au lancement d'un livre très médiatisé : **Secrets de famille**, écrit par Jean-Yves Soucy, avec la collaboration d'Annette, Cécile et Yvonne Dionne. Lors du lancement, la doyenne des quintuplées, Cécile, souhaite que leur histoire « parlera à tous les adultes du respect de l'enfance ». Les 317 pages du livre constituent pourtant un album d'horreurs qu'on a peine à imaginer dans une petite société canadienne-française et catholique.

Les jumelles sont nées le 28 mai 1934, mais le récit s'étend du 17 novembre 1943 au 21 mai 1956, soit de la date du retour des jumelles au foyer familial, à l'âge de 9 ans, jusqu'à l'ouverture par Marie de son magasin de fleurs à Montréal. Les douze années couvertes par le bouquin représentent le temps qu'il a fallu aux célèbres jumelles pour apprendre à vivre dans le vrai monde. À 9 ans, elles sont extirpées de *Quintland* et parachutées dans une famille qu'elles ne connaissent pas, qu'elles doivent apprendre à aimer. Elles apprendront surtout à faire semblant d'aimer. La maison où vivent les douze enfants est un enfer. Le climat en est un « de disputes, d'engueulades et de cris » (p. 147). L'aînée, Lucie, dira : « Je ne serai pas fâchée de quitter cette maison de fous pour le pensionnat. » (p. 80). Les jumelles accueilleront l'été avec grande joie, car « le désherbage du jardin ou les travaux des champs deviennent des plaisirs [qui] permettent de fuir les murs étouffants. » (p. 85).

Plus tard, une fois devenues adolescentes, les jumelles voudront fuir leur père. Elles passent la semaine dans l'ancienne pouponnière convertie en école secondaire Villa Notre-Dame. Yvonne craint le retour dans la grande maison, car il lui faudra...

« soutenir les regards de son père, regards qu'elle sait dénués d'innocence. Si Yvonne, Annette et Cécile parviennent à repousser ses avances, à se défendre quand il a la main leste, elles s'inquiètent toutefois pour Marie et Émilie, plus petites et plus soumises. » (p. 133-134) Les jumelles doivent demeurer constamment sur leur garde, même en voiture où « celle qui par malchance se retrouve assise près d'Oliva doit repousser ses mains baladeuses » (p. 145). Ce n'est qu'une fois sorties de l'Ontario que les jumelles Dionne goûtent à la liberté. Elles sont alors pensionnaires à Nicolet, à l'Institut des Sœurs de l'Assomption, et elles échappent « à l'omniprésence de leur père, à ses regards qui leur font avoir honte de leurs corps » (p. 173).

Pendant les années où elles sont pensionnaires, à Nicolet ou à Montréal, les jumelles écrivent chaque semaine à leurs parents, pour jouer le jeu, pour faire semblant de les aimer. « Ce n'est pas de l'hypocrisie, affirme Cécile, c'est de la simple politesse. Pour ne pas les blesser, pour leur faire plaisir. C'est de la diplomatie, pour éviter des complications. » (p. 190).

Ce qui demeure compliqué c'est de cesser d'être une quintuplée aux yeux du monde. Annette, Cécile, Yvonne, Émilie et Marie voudraient l'être seulement dans leur cœur. « Que cette gémellité multiple devienne un secret que l'on porte et qui nourrit, » (p. 229). Elles ont nourri une très grande affection les unes envers les autres. Elles se sont même donné des surnoms : Netta, Cis, Ivy, Em et Peewee (Marie étant la plus petite).

La naissance des quintplées Dionne avait été accueillie de par le monde comme un miracle. Étrange miracle auquel les jumelles ne croient plus en 1954, année où meurt Émilie. Elles se demandent : « Pourquoi les faire survivre si c'était pour les tuer toutes à vingt ans en fauchant l'une d'elles ? » (p. 234) Le corps d'Émilie est *leur* corps. Gémellité multiple. « Nées du même œuf, une seule et même chair. Comment une partie d'un être peut-elle mourir sans que meure le reste ? » (p. 236) Mais le reste va survivre, va apprendre à vivre dans le monde, à différencier, à l'âge de 20 ans, un



cinq cennes d'un trente sous. L'humour aura souvent sur elles l'effet d'un baume.

La cicatrice de leur enfance demeurera toujours là, comme une tache de naissance. Il leur faudra raconter un douloureux passé pour parvenir à mieux le comprendre, à mieux l'accepter surtout. Jean-Yves Soucy leur aura permis d'accomplir cela avec beaucoup de dignité.

PAUL-FRANÇOIS SYLVESTRE

Annette, Cécile, Yvonne, Émilie et Marie avec leur mère Elzire Dionne, en 1941. Photo : King Features Syndicate Inc., Université d'Ottawa, CRCCF, Fonds Gaétane Vézina, Ph213-62.